

La chirurgie esthétique aurait-elle anéanti la peinture de portrait ? Des photos de « vieilles belles » sous les yeux – entendez par là de ces femmes ravagées par le bistouri –, Éva Bergera voulut traduire leur « descente presque belle », ce dérapage effrayant dont on aime tant moquer la vanité. Convaincue que son médium saurait dévoiler la fragilité sous les masques de cire, l'angoisse niée par l'étirement de la peau, elle souhaitait percer le secret de celles qui se soumettent à l'outil.

C'était sans compter ce que quiconque se fantasme artiste de lui-même devait lui communiquer : sa perpétuelle insatisfaction. Car le propre de la personne refaite est de toujours vouloir la retouche, de ne jamais pouvoir dater et signer le tableau, pour cette raison que le modèle a disparu et qu'il faut que vive le visage.

À quoi bon alors vouloir révéler ce qui n'existe plus ? Sculpté, le visage n'est pas un masque, mais une effroyable mise à nu de son intériorité. Plus d'angoisse à dévoiler, elle nous saute aux yeux, toute tentative de la portraiturer l'enfouissant plutôt. La fascination que provoquent ces visages confinant au monstrueux ne pouvait donc, au grand désarroi de l'artiste, être réitérée en peinture qu'à coup de surenchère : formats imposants, couleurs criantes, visages clownesques, autant de démonstrations de force qui cachaient mal la faiblesse d'un art dont elle espérait qu'il puisse accuser la « fatigue d'être soi ».

Les toiles d'Éva Bergera sont-elles pour autant aussi faibles qu'elle voudrait le croire ? Font-elles piètres figures face au sensationnalisme des photos people ? Peut-être en eût-il été ainsi si elle n'avait pris l'art du portrait à rebours. Car plutôt que de (re)composer, il lui fallait creuser, racler, corroder les couches de peinture pour faire fondre l'épiderme, et faire enfin *visage*.

Et le résultat fait peur à voir : femmes-bouches, têtes spectrales, faces vitriolées ou rougies par la honte, autant d'« autres » qui font autorité par leur fragilité ou, comme dirait Levinas, par leur nudité. S'il devait y avoir là quelque chose de monstrueux, ce ne serait donc pas par excès, mais par défaut, de matière, de « corps ». Même les grandes bouches font sentir la béance, gueules gloutonnes qui avaleraient l'homme sans dire mot, aussi muettes que tout ce qui, dénué le langage, passe pour sauvage.

Devant de tels visages, c'est pourtant le langage qui se montre brute : bouclier face au vulnérable, peur du vide qui s'ouvre à soi, les refrains machistes peints sur la toile disent tout l'effroi qu'inspire la faiblesse. Le monstrueux et la faiblesse changent alors de côté, les peintures d'Éva Bergera opérant ce tour de force de rendre vain le pouvoir de dénoncer qui engloutit le dénuement. Sa vidéo *La loi du ventre* l'exprime encore : il n'y a pas de vide qui ne puisse être rempli sans sauvagerie – sans « boulimie », dirait-elle –, pas de mise à nu qui ne soit insultée.

Augustin Besnier